

L'inventaire du coffre aux épices

Philippe PRATX



Récit

L'inventaire du coffre aux épices

Philippe PRATX

Éditions Virtuelles Indes Réunionnaises - 2010

Indes réunionnaises

Le portail des cultures indiennes de la Réunion, de l'Inde et de la diaspora

www.indereunion.net

Cette nouvelle a initialement été publiée aux éditions Thot, en 2007, dans le recueil *Lettres de Shandili*, suivies du *Devîsadangeĩ*. Le recueil est disponible chez l'éditeur ainsi que sur Internet (Amazon, Chapitre, Fnac...)

L'inventaire du coffre aux épices

Ça, cette senteur-là, cet effluve de terre ocre qui a séché après la pluie, qui garde encore de la pluie un vieux goût du ciel, cette amertume égayée par telle bourrasque de poussières dorées, le vent du soir qui laisse traîner ses doigts comme traces de lézard sur le sentier – oh, une bien timide, une bien discrète bourrasque, de celles dont la force est tout juste suffisante pour effacer, et pas avant plusieurs passages, la trace des lézards dans la poussière des sentiers – cette senteur-là où Surya a aussi sa part de besogne, et il a bien fallu qu'il fasse de belle besogne, sérieuse, minutieuse, appliquée, non pas tant pour laisser un peu de sa flamme, mais surtout pour que la poudre soit si sèche et si fine, si fine que je l'imagine comme un pollen entre mon pouce et mon index ; cette senteur : celle du curcuma.

Comment pourrais-je m'y tromper ?

Voici d'ailleurs qu'il se retourne et pose à son tour la boîte ouverte sur la table. C'est la boîte de plastique que j'avais achetée exprès pour y garder le curcuma, bien à l'abri de l'humidité. Il a posé le couvercle juste à côté. Le plastique s'est teinté d'une grande auréole orangée, avec le temps. Il prend la poudre entre les doigts, comme les enfants font avec le pollen des fleurs avant de s'en marquer le front et les joues.

C'est mon mari. Il s'occupe de moi maintenant.

Il a pris la poudre entre les doigts et Il s'approche de moi, en faisant le tour de la table.

« Regarde comme il est beau ! Fin, doré. Regarde-moi ça ! Et tu m'as senti ce parfum ? Attends, je vais te faire goûter. »

Il va me le faire goûter, du bout du doigt. Entre mes lèvres mortes, sur ma langue, contre mon palais.

Quel curcuma aux lèvres d'or ! Élammâ êlam !

Oh, Epoux, est-ce que tu te souviens ? Le cordon de notre mariage. Il était imprégné de ce même safran. C'est celui du jardin de ta mère. Arraché quand il faut, bien séché, bien moulu. C'est celui qu'on met dans l'eau des pûjâ, coulant à flots par les rigoles du temple. Comment pourrais-je m'y tromper ? Depuis notre mariage, tous les jours la maison est purifiée avec cette eau de safran. Au début, c'est moi qui m'en occupais.

Mais maintenant que je suis clouée ainsi, c'est Lui qui purifie la maison tous les matins, en l'aspergeant d'eau de safran.

« Tu m'as goûté ça ? Juste ce qu'il faut d'amertume. Et puis ces arômes de terre franche et généreuse. Même si elle n'est pas riche, elle est généreuse. »

Il referme la boîte. Il la range maintenant dans le coffre, avec les autres. Mais d'abord Il a versé plusieurs cuillerées de curcuma dans un gobelet.

Il a commencé son manège tout à l'heure, juste après m'avoir levée. A peu près au même moment, les voisins ont mis leur radio en marche.

Il a traîné le coffre aux épices près de la table, Il m'a installée de l'autre côté, et Il m'a dit que j'allais voir.

Il a commencé avec le cumin. Il m'a dit qu'Il en avait acheté hier, parce que celui qu'on avait n'était plus très bon. C'est pour ça qu'Il est sorti hier après-midi. Ce cumin-ci, celui qui était encore dans son sachet acheté à la boutique, Il l'a versé devant moi dans le grand bocal de verre. Il en a croqué deux ou trois grains et Il a dit que ce serait très bien. Ensuite Il en a gardé quelques cuillerées à part, dans une tasse. Il a aligné toute une série de tasses et de gobelets sur la petite table près de la cuisinière, Il a placé la tasse de cumin au bout de cet alignement, et Il a regardé tout ça avec un grand sourire satisfait.

Ô cumin au corps fuselé ! Élammâ élam !

« Il a un petit goût de fruit. Doux sous la dent avec des petits picotements citronnés, anisés. Ce sera très bien. »

La voisine a montré sa tête à la fenêtre. La mère Sigamani. Elle a demandé comme tous les jours si nous avons besoin de quelque chose. Elle allait au marché. « Non, Madame Sigamani, aujourd'hui nous n'avons besoin de rien. Ou plutôt si. Puisque vous allez au marché, rapportez-moi donc quelques beaux légumes. » Et, comme elle s'éloignait déjà, Il a crié très fort en s'avançant jusqu'à la fenêtre : « Vous avez entendu, atthèr* ! Et gare à vous. J'ai dit des beaux légumes. Ne vous faites pas plus têtue et plus sourde que vous n'êtes. Je vous les paierai. Je préfère payer que manger les vieilles saletés que vous nous offrez !... Mais non, Madame Sigamani, bien sûr que c'est très gentil... N'empêche, cette fois-ci je vous couperai le nez si vous ne m'apportez pas des beaux légumes. Ce que vous trouverez de plus beau ! Vous entendez ? De plus beau ! »

Je ne sais pas si elle a entendu. La radio était à fond. Que ça m'entraînait dans les oreilles à y tambouriner sans répit. Je pouvais même voir le poste, depuis mon fauteuil ; un poste de radio bleu ciel avec des boutons d'argent qui rayonnaient au soleil, posé sur le bord de leur fenêtre, juste en face de moi. A croire qu'ils sont tous sourds dans cette famille. Et avec ça ils en font profiter tout le quartier. Qu'est-ce qu'ils disaient déjà, à la radio ? Laissez-moi me souvenir, ça avait l'air de les rendre contents. Ah ! oui... Ça parlait de l'Inde. Mais de quelle Inde ils

* Tante.

peuvent bien parler dans leur radio ? L'Inde a connu un taux de croissance exceptionnel cette année, ils disaient. Et il fallait que tout le monde continue à travailler dur pour que l'Inde soit encore plus grande et encore plus forte. En tout cas, qu'ils ne comptent pas trop sur moi pour leur croissance ! Hi ! hi ! hi ! Au fond je ne suis pas si mal dans mon fauteuil. Si seulement je pouvais aller faire un tour au marché avec la mère Sigamani de temps en temps... Mais enfin, il y en a de plus malheureuses que moi...

Il a rangé le grand bocal de cumin dans le coffre, et Il a sorti la boîte en bambou, celle du vèndhayam*... Il en a versé sur la table de quoi remplir une petite poignée d'enfant, d'assez haut, simplement en inclinant la boîte, comme il m'a vue faire quand je préparais encore le massala. C'est pour le petit bruit que ça fait, un petit crépitement de pluie qui fait pousser l'herbe et qui fait monter le lait.

Fenugrec sur une mer de lait ! Élammâ élam !

Un petit plaisir enfantin qui ne cause de tort à personne. Il y a bien toujours quelques grains qui roulent par terre, mais ce n'est pas grave. Ceux qui sont sur la table – il faut que la table soit bien propre – on les rassemble en les poussetant de la tranche de la main, on en fait un petit tas. Des grains bien durs, des tout petits billots de bois qui ne s'en laissent pas conter sous la dent ou sous la meule. Rien qu'à voir ce petit tas sur la table, j'ai senti un goût de sambar dans la bouche. Un sambar encore tout chaud avec des chatouillis de tamarin et de moutarde.

Il a pris la deuxième tasse à côté de celle pleine de cumin, et Il a mis dedans le vèndhayam. Oh ! je crois bien que j'ai compris à ce moment-là ce qu'Il voulait faire, ce n'était pas un bien grand mystère. Même si c'est la première fois qu'Il fait ça. Je le comprends, ce petit mystère. Le massala de la mère Sigamani n'est pas mauvais du tout, mais c'est le genre de chose qu'on préfère faire soi-même à la maison, à son goût.

A propos de la mère Sigamani, ne voilà-t-il pas que je l'ai vue passer en amazone sur une grosse moto, avec son aîné au guidon, fier comme Muruga. Vroum ! Il ne lui manque plus qu'une plume de paon là où je pense, à celui-là ! Vroum ! Comme ça, elle est passée, la mère Sigamani. Encore la moto ne faisait que démarrer et n'était pas à pleine vitesse, sinon, je ne les aurais même pas reconnus, tous les deux. Et voilà comment elle est allée au marché ce matin. A moto. Je ne regrette pas d'avoir vu un spectacle comme celui-là. Vous m'en direz tant ! Ça doit être ça, la croissance. Bien sûr qu'ils ne racontent pas des bêtises, à la radio.

Ce n'est pas ça qui allait L'empêcher de continuer l'inventaire du coffre aux épices. Il a sorti le vase émaillé, celui de la moutarde. Une ribambelle de minuscules billes bien rondes, brun sombre, et quelques unes, qui veulent se faire

* Fenugrec.

bien remarquer sans doute, presque jaunes. Ces petites perles-là, c'est plus fuyant que l'eau entre les doigts, ça se glisse partout, ça coule, ça ne se sent pas. Quand j'étais petite fille, je plongeais les mains dans le grand pot de moutarde, elles s'y enfonçaient comme dans de l'eau, une eau qui chatouillerait un peu, avec légèreté, et qui laisserait la peau sans trace, sèche, une eau qui ne chercherait pas à s'attacher comme l'eau.

Ô perlettes noires, moutarde menue ! Élammâ êlam !

Elle est comme ça, la moutarde. Discrète. Il n'y a que quand elle danse dans l'huile brûlante ou dans le nèi* qu'elle se laisse aller à chanter et à bondir, à éclater parfois de rire, et c'est ce rire qui est piquant, comme un bout de bois, un bout de branche pointu.

« Pas de moutarde dans le massala, je Lui ai dit du regard, tu pourras l'utiliser à part. » Il a rangé le vase émaillé. Je crois qu'il a compris puisqu'il l'a rangé.

Et puis Il a sorti la coriandre et le girofle. Deux pleines tasses de coriandre. Une demie tasse de girofle.

Oh ! La coriandre, ce n'est pas la même chose que la moutarde. Des billes rondes, d'accord, enfin, rondes quand elles veulent bien s'en donner la peine. Et bien grosses en plus. Mais elle n'est pas si bien rangée dans ses habitudes que n'est la moutarde. Elle s'habille de pacotille, et se déshabille facilement, et elle n'a pas grand-chose dans sa petite tête. Mais si vous la croquez comme ça, sans la prévenir, elle vous donne tout tout de suite, de tout son cœur, et c'est parfois un soleil qui brille, et c'est parfois un petit goût de moisi, mais ce petit soleil ou ce petit goût s'étirole vite, il ne laisse qu'une farine où les arômes forts et prodigues ne sont plus déjà qu'une nostalgie.

Quelle marchande de goûts, la coriandre ! Élammâ êlam !

Et la fleur noire du girofle ! Élammâ êlam !

J'aime moins le girofle, mais il en faut. Je sais, je suis injuste de parler de lui comme ça. De toute façon, quand il aura rejoint les autres, qu'il aura déjà perdu la tête depuis longtemps et aura noyé dans sa propre poudre ce petit moi fier et agressif, ce moi qui pique la langue et endort les lèvres et les gencives, qui transforme la peau du palais en fine écorce de bois, eh bien quand il aura rejoint les autres, comme eux il jouera gentiment sa petite partition, et dans le bouquet de fleurs il jouera le rôle de l'œillet, et il apportera sa part de rêve comme les autres : un jardin, un voyage, une abeille qui s'enivre et vacille sur une bordure de pétale festonnée... Je l'aime moins, mais je l'aime quand même. Et Il l'aime aussi. Il a humé la tasse et sa narine s'est dilatée une seconde. Une seconde qui a suffi à ce parfum d'œillet pour faire son chemin et son œuvre.

Et maintenant Il en a fini avec le curcuma. Il va passer au poivre. Quatre belles cuillerées.

* Beurre clarifié, équivalent du ghee.

Mais, ça n'est-il pas la mère Sigamani qui est de retour ? A pied ? « Eh bien, athhèï, ils ont l'air bons cette fois-ci, les légumes. – Vous me les paierez une autre fois, je suis pressée... – Pressée ? – La table à débarrasser pour y poser la télé. – La télé ? » Le fils est passé en portant avec peine un grand carton. C'est qu'il n'est pas bien costaud, le fils de madame Sigamani. Un grand carton lourd. La télé. Le fils est repassé les mains vides. « Je vais fermer la voiture. Elle ne peut pas entrer dans la ruelle. Elle est trop grosse. La ruelle est trop étroite. Je l'ai garée là-bas. – La voiture ? – On a acheté la télé, et puis la voiture, et on a transporté la télé dans la voiture. »

Mon mari s'est penché à la fenêtre. Il y a un attroupement autour de l'auto. Une Ambassador. Rose satiné. Une belle voiture, pour sûr.

Depuis mon fauteuil, je vois maintenant la télé. Enfin, le haut de la télé. Avec deux tiges de fer comme deux branches brillantes. Ils ont enlevé la radio du bord de la fenêtre, ils ont dû la ranger dans un coin. En tout cas ça me permet de voir le haut de la télé. Elle fait presque autant de bruit que la radio. Mais un bruit plus étouffé, parce qu'il vient de l'intérieur de la pièce.

Mon mari ne s'en préoccupe guère. Il en est au poivre. Un beau poivre de Malabar, bien noir et bien sec. Peau de vieux singe. Une grimace. Une gerçure de lèvres noires, la peau du poivre. La télé parle de développement. La croissance du pays. Il fait glisser quatre fois le contenu de la cuillère dans une nouvelle tasse. Je pense à la brûlure du poivre, réduit à de si infimes brisures après l'écrasement de la meule, une poudre flottant à la surface des sauces. Flottille noire dépourvue d'épaisseur, qui se dérobe à la dent, se livre en feu seulement à la langue et au palais, se livre non sans combat, et non sans abandon. Une menue souffrance et un menu plaisir, quand on est enfant et que ces choses fortes surprennent encore la bouche, quand les doigts de la mère y portent le riz pétri de sauce.

Quelle saveur de poivre au bout des doigts ! Élammâ élam !

On est enfant et cette sauce-là nous brûle. Et le piment qui est sur les doigts de notre mère est une autre brûlure.

Quelle chaleur, le piment dont rougit le riz ! Élammâ élam !

Nos lèvres et notre langue, et notre gorge. Tout cela prend feu. On est enfant et on a des larmes qui viennent, des larmes qui nous coulent, de douleur, de brûlure. Le nez pris d'on ne sait quoi qui l'obstrue et s'écoule. On tousse et on crache même. Et la mère qui est là à nous regarder, avec en suspens ses doigts toujours chargés de riz, la mère rit de bon cœur à nous voir dans cet état. On est enfant et on ne comprend pas. On comprend seulement qu'on n'a rien fait de mal. Sinon elle ne rirait pas ainsi. On est rassuré, mais ça n'empêche qu'on a mal quand même.

Il a pris une grosse poignée de piments séchés et les met dans un bol. Pas d'odeur. Seulement un petit bruit de jouet : les graines frétilent et crissent dans leur enveloppe de papier brun, cette forme allongée de papier froissé, encore prolongée par une tige, une queue qu'il va falloir ôter. On croirait plus à un objet,

à un jouet, qu'à un aliment. « La boîte sera bientôt vide. » Il la secoue, joignant le geste à la parole : les centaines de graines tombées au fond de la boîte en plastique y frottent et grésillent en cadence, avec les petits chocs mats des quelques fruits qui restent. Il faudra en acheter cette semaine.

La télé parle sans arrêt chez la mère Sigamani. Des guerres, des attentats, des chansons, des catastrophes, des vieilles voix d'acteurs, Shivaji, Saroja Devi, et des plus jeunes, des coups de feu, des cris, la voix de Vijay. Les Etats-Unis ont déjà atteint leur quota annuel de morts, ils en réclament 35 000 de plus à l'ONU pour terminer proprement leur guerre en Corée. L'Inde s'enorgueillit – toujours – de sa croissance, de ses progrès. La population dépassera bientôt celle de la Chine, ce n'est plus qu'une question de mois. L'OMC demande aux USA d'accepter une diminution de son quota d'avions gros porteurs subventionnés à l'exportation. Les tractations promettent d'être difficiles. Une musique d'Ilayaraja : en ce temps-là les choses étaient différentes. L'Inde est devenue la quatrième puissance économique du monde cette semaine, mais le classement peut changer en fin d'année si les Indiens ne maintiennent pas leurs efforts et ne remportent pas de nouvelles victoires sur les marchés extérieurs.

Etoile du Tonkin, badiane sucrée ! Élammâ élam !

La badiane est une lourdaude un peu facile, quand on la regarde. C'est facile de se faire remarquer quand on a ces allures d'étoile, ces dimensions imposantes, comparées à d'autres. Pas de badiane dans mon massala, il faut qu'il la laisse de côté. Il le sait. Il y a un pot de verre où on garde le mélange de gingembre et d'ail, qu'il a sorti du frigo, je ne sais pas pourquoi, sans doute pour avoir tout ça sous les yeux, cette richesse de goûts, de mémoires ; Il place le pot de badiane à côté, à portée de regard lui aussi, sur le frigo. C'est un autre bocal de verre, à couvercle métallique. Les étoiles de badiane y sont entassées sans jamais montrer leur complète forme flatteuse. D'ailleurs la plupart ne sont pas si belles, la géométrie de la nature a failli à sa tâche, souvent. Combien de rayons, de branches de ces étoiles sont atrophiés, écourtés en moignons, d'autant plus pitoyables que sur le même fruit d'autres sont pleinement déployés, créant des déséquilibres accusateurs. A travers la déflexion transparente du verre, le verre du bocal placé plus haut que moi, sur le haut du frigo, seulement des perspectives inabouties, des trois-quarts, des chevauchements de formes, des profils perdus. Un fouillis chaotique qui est loin de rappeler le bel ordonnancement des constellations.

Mais du coffre Il a maintenant retiré un autre récipient, la boîte à muscade. Il l'ouvre. Ça sent fort, le bois sec, un mélange de camphre et de sciure, le *Baume du Tigre*. Il saisit une seule noix, la place dans une tasse. Sa main replonge dans la boîte, en retire une pincée de brindilles et de miettes d'un orangé vif. Un macis effrité, un peu vieux peut-être. Il faut en croquer un bout. Il est encore très bon, encore acidulé.

Ô muscade au museau d'Hanuman ! Élammâ élam !

Il jouera son rôle.

Pendant ce temps les fourmis ne perdent pas leur temps. Ce sont de minuscules fourmis indiscrètes et suractives. Les voici déjà en colonne, à double sens. Elles ont repéré les poussières de coriandre et de cumin, elles en convoient le butin jusque Dieu sait où...

« La vieille Sigamani t'envoie le bonjour du haut de son étage ». Ils ont construit un étage ? Il me déplace, avec mon siège, plus près de la fenêtre. D'ici je vois la vieille Sigamani qui se penche et profite de la vue. Ils ont donc élevé la maison d'un étage... Il reste encore des échafaudages et des pans de mur qui ne sont pas crépis. « Pâtti*, qu'est-ce que c'est que ça ? » Il demande. « C'est la parabole, pour la télé. Avec ça je peux ... Et puis je peux... » Je n'ai pas entendu ce qu'elle peut en faire, enfin, je n'ai pas compris.

Les tuyaux de cannelle. Il en faut deux ou trois, selon leur taille. Voici qu'il va les mettre dans une autre tasse. Il n'en reste plus que deux de vides, des tasses. Les rubans d'écorce douce et chaude de la cannelle se disposent en faisceau défait ; l'un, plus rond, oscille encore sur la tranche du gobelet, avant de s'immobiliser dans son équilibre ; cesse son infime sonorité, bois sur inox, que j'imagine plus que je ne l'entends.

En tuyau de cannelle, la flûte de Krishna ! Élammâ êlam !

Trois, ce sera peut-être trop. Je la connais, cette cannelle-ci, sa saveur prononcée. Presque aigrelette. Elle fera une poudre tenace. Deux tuyaux suffiront. S'il me regardait, il me comprendrait, mes yeux lui parleraient. Regarde-moi. Regarde-moi.

Fichu, Il en vient déjà aux feuilles de curry. Fichu, cette cannelle va tout gâcher. Ce n'est plus guère intéressant. Grand nigaud ! Tu t'empiffreras tout seul, je le recracherai, ton curry tout cannelé ! Tu peux bien t'en gaver ! Est-ce que je t'en demanderai une seule bouchée ? Peut-être même que tu le fais exprès... Tu dis souvent à la Sigamani que je suis gourmande. Est-ce qu'on donne du gâteau à la vieille grenouille ? Est-ce que je peux être gourmande avec ce que tu me donnes ? Tes feuilles de curry, tu peux bien les brûler toutes noires, tu peux les laisser à la pluie, qu'elles en moisissent. C'est qu'il continue comme si de rien n'était ! Gave-t-en donc de ta soupe de cannelle, ce n'est pas moi qui te l'ôterai de la bouche !

Feuilles de curry, ailettes végétales ! Élammâ êlam !

A quoi serviront-elles, les feuilles de curry, maintenant ? Et tout le reste ?

Ayayo ! Regardez-moi celui-là qui passe, le fils Sigamani ! Et sa femme qui trotte derrière toute essoufflée en sueur ! Voici donc qu'ils ont fait des petits ? Regardez-moi ces ventres ! Les petits comme les parents ! « Bonjour les petits ! » La vieille Sigamani est grand'mère ! Elle est grand'mère et elle ne nous en a rien dit. Ce ne sont pas des choses à cacher à ses voisins !

En voilà d'autres qui ont bien l'air de s'empiffrer, le fils Sigamani, lui qui était si maigrichon, et sa femme, et ses petits donc. Ils parlaient de croissance et de

* Grand'mère.

développement à la télé, ils en parlaient bien. Regardez-moi ce qu'il est en train d'enfourner, le plus petit ! Deux poignées de jalebi, que ça lui dégouline des doigts et du menton. Pas bien grand mais bien rond, pour sûr ! Et c'est moi qu'on appelle la gourmande ! Il suffit de me voir. Un corps sec comme un coup de trique, c'est moi la goulue ! Ils peuvent bien parler d'obésité à la télé, matières grasses et compagnie. Non, ce ne sont pas des insanités !

Attendez... Il reste un gobelet. Le dernier de la rangée, encore vide. Je ne le tairai pas, même s'il m'en coûte et même s'il n'ajoute que son inutilité à celle des autres. Je ne le tairai pas parce qu'il participe de ce grand gâchis.

Je sais à qui Il l'a réservé, le pauvre insensé. Sa préférée. La reine à robe en fourreau, la reine aux bijoux de jais. La belle voilée de velours sucré, la belle aux élégances de camphre et de citron. La fille de Pârvâti, petite déesse aux yeux d'ébène et de braise. Mais elle est gâchée d'avance, à cause de la sottise de ce grand niais ! Elle se perdra dans ce trop de cannelle qui rendra toute autre saveur insipide. A rien n'aura servi la pluie sur les forêts des Nilgiri, la moiteur des après-midi ni la fraîcheur des nuits. La fleur effarouchée, claire dans l'ombre du soir, et la gousse maternelle n'auront servi à rien. Pârvatî pourra toujours soupirer sur sa montagne bleue, sa fille Êlam, la petite Êlarisi, la petite déesse jolie aux yeux d'un noir de nuit, sera perdue, comme dévorée et consumée par le démon Râvana. Pleure ta fille, Pârvatî, fille du Soleil, pleure ta propre fille. Beauté des Trois Cités, en vain tu auras enseigné à ta fille l'art de l'amour et du plaisir. En vain l'Aspiration divine tu l'auras apprise à ta fille, Déesse.

Tu peux bien fourrer ton vieux nez dans ces soies parfumées, mon nigaud, suivre en sautillant la danse de ses voiles doux, la suivre jusqu'aux cales des navires, débarquer avec elle sur les quais du Nil et te confondre en courbettes devant ta Cléopâtre. Va ! Elle est gâchée d'avance, ta cardamome. Tu peux danser comme un bouffon sur sa trace perdue, la poursuivre à perdre haleine jusqu'aux montagnes et jusqu'au séjour de la Déesse, la voici définitivement cannellée, liquidée, écrabouillée. Je te couperais le nez et les oreilles pour tout ce gâchis si je pouvais.

Ô cardamome aux yeux de saphir ! Êlammâ êlam !

Reine des montagnes bleues, cardamome ! Êlammâ êlam !

Deux grosses poignées de gousses. Il les épluche consciencieusement, et il me regarde avec le sourire encore ! Son bête sourire de godiche ! Ces petites graines délicates entre ces grosses pattasses fripées. Et tout ça pour quoi ? Pour finir gaspillé. Voilà qu'il approche ses gros doigts de ma bouche. Il a fini de décortiquer les gousses, il me met une graine sur la langue, avec un sourire encore plus niais ! « Elle est toujours ta préférée à toi aussi, je sais ».

« Je fais griller ce qui doit l'être et je vais aller au moulin, ce sera vite fait. Tu m'en diras des nouvelles... » Mais est-il possible d'être si sot ! Je Le hacherais menu !... Il met dans une boîte en fer les épices grillées, puis les autres, versant tasses et gobelets les uns après les autres. Au tour du poivre, au tour de la

muscade. Il s'applique, un bout de langue rose pointe à peine entre ses lèvres pincées, il est concentré. La cannelle. Au tour de la cannelle... Au lieu de vider le gobelet, il saisit les trois bâtonnets entre ses doigts. Ses yeux se plissent, ses narines se dilatent, sa langue claque contre son palais. Il hésite. Saisit un des trois et me regarde avec le sourire espiègle de l'enfant Krishna. « Un de trop et tout serait gâché... » Il repose un des trois tuyaux de cannelle.

En tuyau de cannelle, la flûte de Krishna ! Élammâ élam !

Il a reposé un tuyau de cannelle ! Il l'a pris, il l'a regardé de ses petits yeux plissés, et il l'a reposé ! Il l'a fait. Il aurait pu vider les trois bâtonnets d'un seul coup dans la boîte, mais non, il a pris l'un des trois et l'a reposé à part. Il n'en a mis que deux dans la boîte. Deux tuyaux de cannelle, et la poudre de massala sera digne des dieux. Il l'a fait, mon Krishna au visage de miel.

Au tour de la cardamome, et hop, il est temps d'aller au moulin. C'est à deux pas. Par la fenêtre je Le vois passer et Il me sourit encore. Je Le mangerais d'amour, mon petit mari adoré ! Reposé, le tuyau de cannelle ! Et voici la vieille Sigamani qui lu emboîte le pas. Pas de moto, pas d'auto. Elle sort à pied. Elle porte un baluchon sur la tête. Elle va se fatiguer, la pauvre vieille Sigamani. Ils n'ont donc pas de cœur dans cette maison ! Elle a des larmes aux yeux, la pauvre vieille. Quelle pitié ! Quelle honte ! « Ils m'ont chassée de la maison ! Ma propre famille ! Ma propre maison ! » Ils ont fini par chasser la mère Sigamani ! Les monstres ! Tout ça a fini par leur tourner la tête. La télé, la croissance et tout le reste. Il fallait que ça se termine comme ça. Qui dit d'ailleurs que c'est terminé ? Elle s'en va en clopinant. Si mon mari n'était pas parti si vite, il l'aurait aidée. Où va-t-elle aller ? Il revient déjà du moulin du coin de la rue. On dirait qu'Il n'a pas croisé la vieille Sigamani. Elle sera partie tout droit par la ruelle de l'autre côté, au lieu de suivre la grande rue.

Il est temps de s'occuper des légumes de cette brave mère Sigamani. Ces beaux légumes, ces épices moulues, les marier et leur faire fête. Belles aubergines, belles courgettes, beaux oignons et haricots verts pimpants. Les voici qui baignent dans les bulles et les flots aromatiques, les voici qui dansent et frissonnent du plaisir divin d'être dans la musique des dieux, le parfum multiple et un des épices. Le parfum où se fondent les terres et les pluies qui ont nourri les épices, les ciels et les soleils qui les ont mûris, le crible qui – comme celui des Sages védiques purifiant la farine mentale pour en créer la Parole – a fait naître le Mot unique qui transcende les sens. Et dedans est aussi la brûlure de l'ail pourfendeur de démons, et l'onctuosité de l'huile. Le sel et l'eau, simples comme la vie, en sont aussi. La télé des voisins zappe des nouvelles de l'Inde, toujours plus forte, aux chansons modernes. J'entends parler d'adolescence et d'âge des crises. J'ignore de quoi il s'agit. Leurs chansons ne sont pas toutes insupportables, mais beaucoup sont en anglais, je ne les comprends pas. A présent Il a éteint le feu. C'est le moment où l'odeur du curry donne toute la mesure de son pouvoir, sa plénitude,

en nuages alanguis, en brumes sensuelles. Le plus jeune des Sigamani sort de la maison, rond comme un tonneau, un duvet sale sous le nez, il a bien grandi, et ses paroles ont bien grossi, lui qui ne savait que gazouiller en mâchant ses jalebis. A présent il parle fort et il se retourne vers la maison de ses parents en lançant des poignées d'injures à leur figure. Il prend des postures, des airs de supériorité méprisante, clame qu'il a ses « problèmes », semble donner de la valeur à ses « soucis », comme s'ils faisaient de lui autre chose qu'un garnement ordinaire. « Crise d'adolescence, ça lui passera. Il ne faut pas faire attention, c'est la vie moderne » : c'est sa mère qui dit ça. Elle sait donc ce que c'est, elle, l'adolescence, et la vie moderne, les paraboles et la croissance. Le curry fume doucement sur la table. Il s'est assis enfin, Il me regarde avec un son sourire d'ange et savoure en silence. Derrière Lui, je vois le coffre aux épices dont les ferrures brillent à peine dans la pénombre. Je ne me nourris presque que d'odeurs, comme les dieux. Le plus jeune des Sigamani passe une nouvelle fois, il s'est assagi, affiné aussi, il a le visage un peu dur, ambitieux. Une valisette à la main, une veste à large col. « Je pars en Amérique ». Il part donc vraiment, cette fois ! Le parfum des épices s'estompe sans disparaître tout à fait tandis que refroidit le curry. Il s'est endormi, mais je continue de veiller, happant à pleine langue et narines déployées les effluves qui serpentent encore entre deux airs.